1
Une loutre disparaît

Arsène ouvrit la porte qui menait aux galeries supérieures. Il plissa un peu son œil gauche autour du monocle qu'il portait en permanence : il ne s'habituerait décidément jamais vraiment à la lumière vive qui régnait à l'extérieur. Mais, s'il n'avait tenu compte que de son confort, le lapin serait resté nuit et jour au fond de son terrier, assis dans son fauteuil préféré, une pipe à la patte, tandis que le gramophone égrenait la voix aigrelette de chanteuses françaises qui lui rappelaient Paris et sa jeunesse, ou on ne sait trop quoi d'autre qui pousse les êtres à écouter en boucle des chansons nostalgiques.

Personne n'obligeait Arsène à sortir des terriers pour ces promenades trop éclairées dans Londinium. Personne, mais plutôt quelque chose, qu'il nommait l'amour de la vérité. L'amour de la vérité était devenu son obsession, une obsession plus démangeante que les puces qui dormaient dans les paillasses des autres lapins. Arsène, lui, était maniaque. S'il avait capturé une puce vivante, il l'aurait probablement dressée à

faire le ménage. Mais la seule puce de son terrier était bien morte, épinglée au milieu de ses collections entomologiques, sur une plaque accrochée au mur.

C'était par amour de la vérité que le lapin se rendait en plein jour dans ce monde où pullulaient les humains, mais aussi les canins, les félins et les sabots emballés de mille chevaux traînant derrière eux de dangereuses roues, et tout ça dans des rues déjà encombrées de boue et d'ordures.

Oui, c'était par amour de la vérité qu'il errait aussi toutes les nuits le long des Terriers Rouges et dans les tripots des opossums, à la recherche d'une information, d'un indice ou d'une silhouette, et de quelques doses de lucernum pour bourrer sa pipe et trouver ensuite le sommeil.

Et c'était donc par amour de la vérité qu'il gagnait le Dôme en cette journée ensoleillée. S'il n'avait pas décidé d'éclaircir le mystère de la disparition de la jeune loutre dont lui avait parlé Johnny, jamais il n'aurait affronté des températures pareilles.

Il défit les premiers boutons de sa redingote et desserra le foulard de soie qu'il nouait en cravate. Partout autour du lapin des animaux couraient, à peine vêtus, ne se souciant ni de lui ni de son accoutrement. Arsène était un personnage familier du quartier, et la plupart ne faisaient simplement attention ni à lui ni aux autres. Ils agissaient et ne s'arrêtaient pas pour réfléchir, encore moins pour observer. Le lapin se disait que si les autres êtres vivants prenaient davantage le temps d'observer il se retrouverait, lui, au chômage technique.

Non seulement ses enquêtes seraient inutiles, mais il était fort probable que les mystères qu'il découvrait ne se produiraient même pas. C'était parce que l'on ne prêtait attention à rien que partout le mal s'infiltrait et que le mensonge se propageait. Mais Arsène, lui, traquait la vérité. Et on le payait grassement pour cela, comme il se le rappela en tâtant la lourde montre à gousset dans la poche de son gilet de flanelle.

Le lapin assortissait en effet son amour de la vérité d'un attachement presque aussi obsessionnel à l'argent et aux bienfaits qu'il lui procurait : montres ostentatoires, livres reliés, vêtements coûteux et doses régulières de lucernum. Et tous ces disques venus de Paris. Bien entendu, il ne savait pas, avant d'entreprendre une mission, si celle-ci se révélerait lucrative et s'il pourrait vendre quelque chose au ministère du Grand Intérieur. Jamais les humains qui y travaillaient n'auraient consenti à s'adresser à un lapin pour mener leurs enquêtes. Non, Arsène cherchait et trouvait des informations. Tout seul. Et quand il sentait qu'elles pouvaient être intéressantes pour le ministère, il les lui proposait. Au prix de l'or qui enveloppait le mécanisme de sa montre, de l'or qui encerclait le verre de son monocle, de l'or qui sertissait les pierres précieuses ornant quatre bagues à ses doigts. Le lapin ne se trompait jamais. Les équipes du ministre du Grand Intérieur Joseph Harrow, et celles de William Lincoln avant lui, avaient toujours acheté ses informations. C'était pourquoi il devait sélectionner les enquêtes avec soin, et ne pas perdre son temps.

Le cas de la loutre disparue était particulier : il s'agissait cette fois de répondre à la demande de Johnny. Il était évident

pour Arsène que son ami – c'est ainsi qu'il qualifiait Johnny, sans savoir si c'était tout à fait exact, l'amitié étant un concept encore assez récent pour lui – était tombé amoureux de la loutre. Rien de significatif en soi, puisque Johnny tombait aussi souvent amoureux qu'Arsène ne tombait pas amoureux. Mais c'était justement parce qu'Arsène avait l'habitude des enthousiasmes de Johnny qu'il avait senti que, cette fois, c'était légèrement différent. Johnny était si amoureux qu'il était prêt à demander à Arsène d'enquêter pour lui, et ça, il ne l'avait jamais fait auparavant. Est-ce qu'Arsène aurait consacré du temps à aider son ami, sans la perspective de la moindre rémunération ? Peut-être. Peut-être pas. Mais il n'y avait pas réfléchi. Il sentait – et son instinct était remarquable – qu'il y aurait forcément en cours de route quelque chose à découvrir qui aurait à voir avec la quête de la vérité. S'il aidait son ami et que le ministère lui donnait quelques pièces d'orpur en échange, tant mieux.

En attendant pour traverser au coin de Cathedral Avenue et de l'allée 8, Arsène réfléchissait à ce que Johnny lui avait dit. Après tout, une jeune loutre disparue en ville, ça n'avait rien d'extraordinaire. Tous les jours, des paysannes rêvant de lumières et de bijoux, ou simplement de nourriture et de compagnie, gagnaient la ville et s'y perdaient. Elles y rencontraient la trahison, la peur, la déception. Et un autre jour, en général peu éloigné du premier, leur corps pouvait finir sous les roues d'une voiture ou les sabots d'un cheval, qu'elles y aient été poussées par un ou une autre, ou simplement par

quelque terrible extrémité qui mène les êtres vivants à préférer mourir plutôt que de continuer à tenter l'expérience de la vie et à glaner ses surprises. Les rivières charriaient les cadavres de ces jeunes exilées jusque dans les campagnes où vivaient leurs parents, ces parents qui, pourtant, les avaient suppliées de rester, de rester et de devenir calmement vieilles comme eux, de rester et de justifier ainsi leurs paisibles existences. C'était triste, mais c'était comme ça que les mondes des villes et des campagnes se régulaient. Il n'y avait pas assez de place pour tous, en tout cas pas dans la société telle qu'elle était organisée.

Mais Arsène avait prêté attention aux mots qu'avait utilisés Johnny. « Une jolie loutre débrouillarde ». Une loutre débrouillarde qui disparaît, c'était déjà plus rare. Les êtres débrouillards s'arrangent toujours pour ne pas disparaître. Ensuite, il y avait le lieu : la loutre avait l'habitude de traîner près de la branche nord de la West River. Pourtant, les femelles qui arrivaient des campagnes vivaient toutes près des Terriers Rouges ou dans les quartiers de la Briqueterie, de la gare centrale et du stade King Charles, qui n'avait de royal que le nom. Elles tournaient autour des établissements qui offraient du travail aux jeunes femelles sans qualification : serveuses dans des restaurants, bars ou fumeries, lingères dans des hôtels. Au mieux, gouvernantes chez des animaux plus aisés qu'elles. Mais elles ne vivaient jamais sous le Dôme, dans ce quartier résidentiel peuplé de vieux renards versés en politique, là où les humains aussi avaient installé leurs ambassades, et même leur reine. Là-bas, on n'employait que des femelles déjà dégourdies, aux mœurs raffinées, comme polies par la